

# Ophélie Winter

## « Les médias m'ont gâché la vie! »



© Anthony Quillot

Elle est de retour avec un livre, dont le titre dit tout de son état d'esprit. « Résilience » est aussi une bombe de révélations.

Après des années d'images volées publiées dans les tabloïds, la voilà qui revient sur les plateaux télé. Et pas pour présenter une chanson, mais un livre, exercice dans lequel elle ne s'était pas encore essayée mais qu'elle relève avec une plume admirable. « Résilience », sorti en ce début juin, s'inscrit dans une file d'ouvrages de célébrités parus ces derniers temps, comme si le covid avait aussi eu cet autre effet de contamination : favoriser l'introspection pour soigner les blessures intérieures. « Le principal dans ce livre pour moi, c'est de montrer qu'on peut se sortir de tout, que le corps est résilient, qu'on a une capacité à s'adapter à n'importe quelle situation. Je me suis sortie de trucs pas plus monstrueux que les autres, toutes les familles, riches ou pauvres, ont des histoires sordides. Ma méthode est très simple. Se demander : "Est-ce mortel ?" Non, donc on passe, on zappe, on arrête de s'angoïsser. J'ai commencé à dire la première fois que j'étais heureuse il y a six mois », entame tout de go Ophélie Winter lors de notre entretien.

Si elle a voulu coucher sur le papier ses 46 dernières années, c'est pour rétablir sa vérité. « Les médias m'ont gâché la vie, mon rapport aux autres ! Cette presse de merde, enfin c'est même pas de la presse, s'est permis de dire des monstruosité sur moi, que tout le monde a crues, même mes amis, au lieu de m'appeler, ça a fait du mal à ma vie. Le plus gros mensonge est qu'on m'ait qualifiée de trafiquante de drogue ! Alors que moi, j'avais simplement convié un type qu'on m'avait présenté comme un chauffeur ! Cela m'a blessée, comme de lire que j'ai été SDF. Archi-faux ! A cause de la presse, je ne sortais plus qu'en rasant les murs, tête baissée », lance-t-elle dans un emportement modéré. La drogue, oui, elle y a touché à ce « poison », « comme pas mal de célébrités ».

Ce livre n'est pas un règlement de comptes, mais un regard adulte sur les cicatrices qui fondent une personnalité de battante comme la sienne. Et pour comprendre le phénix Ophélie, revenue de la célébrité qu'elle considère comme un poison, elle est remontée à l'enfance, ne tait rien de ses échecs. « Parfois, j'ai besoin d'aller mettre le nez contre le mur pour savoir que j'avais raison », nous glisse-t-elle pour expliquer ses incidents de parcours et ses choix hasardeux, comme sa participation à « Danse avec les stars », une catastrophe tant pour son physique que relationnellement avec une production exécutable.

Ses parents, Alexander Winter, né Kleerkoper, et sa mère, Catherine Fefe.



A l'apogée de sa carrière.



© Instagram

« Résilience » est émaillé de bombes sur sa famille, ses relations, l'envers des paillettes, sans esprit revanchard. Des révélations, il n'en manque pas, à commencer par l'emprise de sa maman : « Ma mère s'est dit qu'elle avait raté sa vie, elle a donc fait un transfert sur moi. Elle s'est dit : je vais la retaper, j'ai été pour elle comme une bagnole qu'on prépare pour les courses. J'ai été mannequin à 6 ans, fait un disque gamine, fait refaire le nez, ce que j'ai pris d'abord comme un cadeau. C'était pour elle un investissement. Je n'en pouvais plus d'être sous la dictature de Hitler », décrit-elle. Du tapinage artistique, a-t-elle qualifié, qui s'est terminé à 16 ans. « Elle m'a jetée dehors pour une fourchette pas rangée. Le système D a commencé là, elle m'avait répété toute ma jeunesse : "On se bouge le cul", là je l'ai pris en pleine face. J'avais acheté une Golf d'occasion, j'y entrais mes affaires, je dormais à droite et à gauche, chez une copine ou l'autre. C'est la seule chose pour laquelle je la remercie », assène-t-elle.

Le traumatisme de l'inceste, perpétré par un oncle déficient mental et vécu dans le silence et l'indifférence maternelle, a longtemps cohabité pour Ophélie avec l'abandon de la figure paternelle. Alexander Winter a déserté le foyer très tôt. « Quand les nazis ont attrapé mon grand-père à Amsterdam, mon père venait de naître, ma grand-mère a placé son fils dans des familles catholiques. Il en a fait plusieurs pendant les camps de concentration, nous, on était la septième famille. La huitième, il l'a réussie aux Etats-Unis, il a été un père modèle là », raconte-t-elle. Euh, modèle... On apprend dans son ouvrage qu'il ne l'a pas aidée à obtenir sa green card pour rester aux States et que la seule fois où il a décroché son téléphone, c'était pour qualifier de « shit » son apparition dans un film...

“Avec Prince, tout a commencé par une dispute”

De cette parenthèse américaine, elle n'est pas revenue sans quelques épisodes à la MeToo : « Il y en a plein des Harvey Weinstein. A Los Angeles, j'avais obtenu un rendez-vous avec l'agent de Leonardo DiCaprio. J'arrive avec mes cassettes et à la fin du visionnage, il me dit : "Vous devez bosser sur deux choses : améliorer votre anglais et aller sous la table." J'en ai vu deux comme ça qui m'ont fait le même truc, j'ai quitté les Etats-Unis », se souvient-elle.

Par contre, sur Prince, elle ne tarit pas d'éloges : « Il a été mon mentor. Je lui dois tout, la légitimité en tant que musicienne, j'ai appris à ne pas crier. » Pourtant, leur idylle a commencé par une dispute quand il s'est emporté parce qu'elle grillait une clope et qu'elle lui a répondu. Une relation fusionnelle qui n'a pas été exempte de coups d'éclat, comme lorsqu'il lui a fait une scène parce qu'elle s'était affichée avec Bobby Brown.

La face cachée de ses autres relations célèbres, qu'elle a la pudeur de masquer sous des initiales, n'est pas non plus reluisante. Ainsi découvre-t-on un Alain Chabat trop absorbé par ses projets professionnels pour soigner sa relation, mais pas pour la tromper sur un tournage. Et un MC Solaar oiseau de nuit, prompt

aux accès de colère. Mais à travers ses orages sentimentaux, Ophélie Winter n'a jamais regretté une chose : avoir décliné la demande en mariage d'Albert de Monaco, autre scoop de ce livre. « On était très amis, je le suivais dans son truc de bobsleigh. C'est un super-mec, je l'adorais, mais le Palais a déduit tout seul qu'il fallait faire un héritier, donc ils ont cherché et j'ai fait partie d'une fournée de personnes. M'est arrivé un fax très contractuel. C'était du business, moi je voulais gagner de l'argent toute seule et pas me ranger dans un truc fake, mais j'ai été flattée », nous commente-t-elle, préférant plutôt évoquer le burn-out et ses crises de névralgie, qui lui ont valu une longue hospitalisation, mais dont elle s'est relevée.

D'autres révélations, elle en a à la pelle. « Je pourrais écrire un deuxième tome et un troisième. On verra si le public est demandeur », nous glisse-t-elle à la fin de cet entretien. Son espoir immédiat : que ce livre puisse en aider d'autres à affronter des tempêtes. ■

ANTONELLA SORO



© Harper Collins

Son autobiographie est parue chez Harper Collins.



Aujourd'hui, 46 ans, en promo.

### « J'AI ÉCRIT DEUX OU TROIS SÉRIES »

Impossible de ne pas interroger Ophélie sur ses projets à venir. Et qu'elle ait confié avoir eu des envies de maternité malgré ce lourd passé titille la curiosité. « J'ai fait congeler mes ovocytes un peu partout, j'en ai à Los Angeles, en Belgique, à Barcelone. Je me disais qu'un jour, je regretterais de ne pas faire de gosses, mais cela appartient à une époque qui n'est plus d'actualité », nous a-t-elle répondu. Ses projets sont ailleurs : « J'ai envie de faire une série. J'ai besoin d'être rigoureuse, sinon je voyage tout le temps, parce que je ne supporte plus la ville. J'ai plus envie de découvrir des cultures, de rencontrer des gens, j'ai un besoin de nature. Mais bon, j'ai écrit deux ou trois séries et je ne dirais pas non au cinéma tant un tournage, c'est retrouver une famille que je n'ai pas. »